

JOURNAL DU DIABLE



PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIFER.

ADMINISTRATION

X.....

Bureau du Journal : rue Palais-Grillet, 16, au 3^e
BOITE DU JOURNAL : Rue Tupin, 31.

A moi les plaisirs, l'opulence,
Du monde entier je suis le roi.
A moi la gloire, la puissance,
Je suis Satan, l'univers est à moi!

RÉDACTION

X.....

Bureau du Journal : rue Palais-Grillet, 16, au 3^e
On est prié de ne pas oublier d'affranchir.

LUCIFER AUX LYONNAIS!



J'étais en train de m'affubler de mon domino rose, comme je vous l'avais promis, pour vous conduire à l'Alcazar; mais le Diable propose et Voltaire dispose. J'étais donc prêt à me rendre au rendez-vous, quand la rue parvint jusqu'à moi, sur l'air de la *Muette de Portici*, ce chant plein d'enthousiasme :

Amis, chantons le grand Voltaire
Qu'Havin eucense en ce moment,
Que ce nom émeuve la terre,
Et, qu'on lui dresse un monument.
Conduis la chose avec prudence,
Havin, en avant!...
Montre-nous ton intelligence,
Mais ne bats pas... ta caisse pour du vent. (Bis.)

Voltaire!... toujours Voltaire!... rien que Voltaire!...

Après les journaux les cabarets, après les cabarets les cris de la rue : c'est à devenir fou.... C'est une scie insupportable.

Pour une spéculation de librairie, nous voilà voltairisés depuis la plante des pieds jusqu'à la pointe des cheveux.

Feuilleton du JOURNAL DU DIABLE

MANUEL DES CONNAISSANCES UTILES

LA SAUTERELLE.

La Sauterelle est un rat éclos sous le plafond enfumé de la loge d'un de nos modernes cerbères.

Vous connaissez assez les comédies qui ont rempli les jours de son existence; ceux d'entre vous qui n'y ont pas pris part comme acteurs ont joliment ri, de la course où ils étaient en spectateurs. Inutile de vous dévoiler de ces petits scandales qui sont toujours la même répétition, dans lesquels un peu plus ou un peu moins de cynisme se trouve accouplé avec beaucoup de vices et de dépravation.

Un danseur unipède a, dit-on, foulé au pied son petit cœur de carton; mais la trace de cette profanation disparaîtra bien plus vite que si le danseur avait eu ses deux pieds.

Je jetai mon costume avec rage; vous devez comprendre qu'un diable enragé n'est pas bon. Aussi je me ruai au dehors tellement furieux, que je croyais voir à la place de chaque candélabre de réverbère une statue de Voltaire avec une flamme sur la tête, comme celle des apôtres lors de la descente de l'Esprit-Saint.

J'étais indigné.... Comment, disais-je, les hommes veulent élever une statue à Voltaire, un de mes sujets... C'est à moi le Diable, qu'il faut une statue!!... A moi qui ai inspiré de mon souffle :

Voltaire, qu'ils acclament;

Fulton, auquel j'ai donné le moyen d'utiliser la vapeur de la marmite infernale;

Gutenberg, à qui j'ai livré le secret diabolique de l'imprimerie;

Daguerre, à qui j'ai moi-même appris l'art de reproduire les traits de ses semblables, par mon procédé;

Volta, Bunsen et autres, qui ont trouvé le moyen d'utiliser mon propre souffle, qu'à tort vous nommez *électricité*.

J'ai doté la Suisse du célèbre *Pont-du-Diable*, que sans mon aide aucun humain n'eût osé tenter de jeter sur le gouffre béant à ses pieds.

J'ai même inspiré Veuillot, qu'aux enfers nous avons surnommé le *parfumé à g..... bouche d'or*.

Trouvez-vous, pâles humains, que je n'ai pas plus que

Vous souvient-il du dimanche 27 mai 1866, lorsque la foule hua certaines déités en robes trop légères pour servir de rideaux à des détails intérieurs qui n'étaient pas à dédaigner; la foule est si malapprise! — L'une d'elles était la *Sauterelle*!

D'aucuns disent que pour être une Vénus de Milo, il ne lui manque que de ressembler à l'agriculture.... de manquer de bras.

La *Sauterelle*, comme son nom l'indique, est une danseuse émérite, une véritable artiste dont le nom devrait être buriné en lettres d'or sur les portes de l'Alcazar. Je l'y ai vue, ravissante, sous un maillot de pêcheur napolitain, le visage découvert et son masque à la main, exécutant, avec une maîtrise sans précédents, le grand écart et le pas du serpent à plumes, dans un cavalier seul des plus réussis.

Cette célébrité de la Closerie-des-Lilas, donne aux quadrilles dont elle fait partie, un cachet de haute fantaisie sans égale.

Entendez-vous courir dans la salle ce murmure précurseur des grands événements populaires; vous le connaissez ce frémissement de la foule qui salue les grands artistes à leur apparition. Les cœurs battent à rompre les gilets de toute l'assistance : que va-t-elle faire? La

Voltaire le droit d'avoir sur vos places publiques ma statue coulée en bronze.

Voltaire,... pourquoi vous l'ai-je envoyé?

Parce qu'il nourrissait avec trop de sollicitude mon noble péché d'orgueil.

Il voulait être autant que Belzébuth, Astaroth et les autres grands dignitaires de mon Sombre-Empire; il voulait passer le niveau égalitaire jusque sur moi-même; aussi, vous l'ai-je vite expatrié et je vous l'ai envoyé.

Il s'en est donné à cœur joie dans votre monde. Il a miné et passablement détérioré l'édifice des vieilles croyances. Pendant que d'une main il enlevait le masque aux préjugés, de l'autre il poussait en avant le char embourbé du progrès. A-t-il bien fait?...

Demandez à Louis Veuillot.

Ne songez donc pas, enfants d'Adam, à faire de Voltaire un Dieu; je vous l'ai dit, dans mon premier numéro, Voltaire est un diable, et de la pire espèce encore!... Les diables noirs vous diront mieux que moi dans quelle catégorie ils l'ont classé.

En vérité je vous le dis, si vous élevez une statue à Voltaire, vous risquez d'entendre son masque grimaçant vous crier : « Idiots *panurgiens*, qui voulez m'imiter en marbre et en bronze, imitez-moi d'abord en esprit!!.... Identifiez-vous à l'esprit du Diable, qui est un esprit sain; prenez son esprit des monts de l'intelli-

trompette de la renommée n'a donc pas découvert votre réduit, que vous ne sachiez pas qu'elle va porter arme avec sa jambe!...

C'est qu'elle a énormément travaillé pour en arriver là, et qu'elle a joliment exercé ses membres de caoutchouc!... Cela tient du prodige.

Voyez plutôt!... L'orchestre joue le motif du cavalier seul du quadrille de la *Belle-Hélène*; la *Sauterelle* se campe fièrement dans une position impossible. Elle lève le bras perpendiculairement, au point que son corsage en rit à l'aisselle; les respirations s'arrêtent.... Une!... deux!... le coup de pied sans pareil, le coup de pied épataant, surprenant, le coup de pied du XIX^e siècle va s'élançer dans les airs... Le voilà... Il s'élance!... Le tour est fait!... La pointe de la bottine a heurté la paume de la main!!!

Devant cette merveille de gymnastique, la cohue des admirateurs traduit son enthousiasme par des bravos et des vivats frénétiques. On l'enlève à bout de bras, et le rat peint va noyer son triomphe dans un verre de *cisse-poirine*, prétendant que, de tout temps, le fort a été le soutien du faible.

X...

gence, vous qui grouillez dans la plaine des vices et du ramollissement de l'initiative individuelle. Secouez la torpeur de vos esprits, et voyez plus loin que votre nez en ne vous en rapportant pas toujours à ceux qui s'acharnent à voir pour vous. »

Malgré son incommensurable orgueil, comme Voltaire, est franc Diable, il vous dira encore : « J'ai versé des torrents d'encre sur des montagnes de papier ; croyez-vous donc que j'écrivais pour vous ?.. Erreur !.. J'écrivais pour moi, pour ma réputation, pour me venger des uns et me faire craindre des autres. Je puis, habitants de la terre, aujourd'hui que je vous ai quittés, vous dévoiler le secret du penseur infernal que vous regrettez. »

Il vous dirait.

. puis il vous tournerait le dos.

Ce sont les circonstances qui ont fait les hommes chaque fois qu'elles se sont trouvées sous leurs pas pour leur servir d'échelle.

Né 50 ans plus tôt ou 50 ans plus tard, Voltaire, Napoléon 1^{er}, Vashington, Mahomet, César, Tamerlan et tant d'autres, n'auraient été peut-être que de pauvres inconnus perdus dans la foule de leurs semblables. Dans tout il s'agit d'arriver premier. Fulton, l'apporteur de la vapeur, est un grand homme, tandis que les humains ignorent le nom de celui qui a rendu inexplosibles les chaudières tubulaires.

A mon avis, celui-là l'emporte sur Fulton ; mais il a eu le tort très-grave d'arriver trop tard. Aussi, pourquoi diable n'était-il pas né avant son père ?

Voilà l'histoire de Voltaire, qui a pensé le premier comme tout le monde pense aujourd'hui ; il vous apparaît à travers son siècle, comme un homme qui porte un cierge au milieu d'autres qui n'ont que des chandelles. Si Voltaire vivait maintenant que vous avez du gaz, ce ne serait qu'un écrivain comme tant d'autres, qui pensent, mais qui ne le disent pas..... et pour cause.

Voltaire n'est plus de votre monde, il n'a laissé parmi vous que son esprit, son esprit qui lui venait de l'Enfer. Le meilleur moyen de glorifier cet idéal, c'est d'élever une statue, haute de quinze coudées, au Diable lui-même ; car, cet esprit, le Diable l'a oublié sur la terre, où les humains se le sont partagés, à l'exclusion, pourtant, des académiciens du jour, qui n'ont que l'esprit de coterie, qui n'est qu'un esprit de contre-bande.

Lorsque Voltaire revint dans mon Sombre-Empire, après qu'il eût subi sa peine en vivant parmi vous, le portier infernal, en le voyant reparaitre au seuil de l'ardente fournaise, lui lança cette apostrophe :

Arouet, tu leur a joliment montré, à ces pauvres humains, que leurs vessies n'étaient pas des lanternes.

Dans ce siècle, la lecture du Diable n'aura pas peu contribué à la gloire de Voltaire et, pour faire preuve de notre appui à la souscription, nous prévenons nos lecteurs qu'on peut souscrire pour dix centimes en échange d'un numéro du Diable, et le Diable s'engage à élever à lui seul une statue à Voltaire, sur la place principale des Enfers.

Souscrivez, et ne croyez pas ce mauvais diable Ignace, qui disait, en parlant de cette souscription.

— Comment espérer voir arriver en bon port une souscription *havinée*, qui risque fort de tomber et de rester en chemin.

LUCIFER.

Au moment du départ du courrier, notre correspondant Guignol était en train de mettre en corde.

N'ayant reçu sa dépêche qu'après la mise en pages de notre journal, nous nous sommes vus dans la nécessité de la renvoyer à huitaine.

Une Tournée dans les Villes voisines

Le Diable, en se jetant à corps perdu dans le courant littéraire du journalisme, a produit autour de lui des cercles concentriques qui vont s'élargissant chaque jour, et dont la circonférence a déjà touché aux rives de Maçon, Chalon, Vienne, St-Étienne, etc.

Le Diable commence son tour de France, bénin comme la Contagion... d'Émile Augier, ne dédaignant pas les petits cours d'eau, lui habitué aux grands fleuves du Rhône et de la Saône, persuadé qu'il est de pouvoir quelquefois rencontrer une perle dans la fange du ruisseau.

En portant un salut à la cité stéphanoise où il fait aujourd'hui son entrée, le Diable est heureux de rendre à ses habitants une de ces perles jetées à ses pieds par les eaux du Furens, ce mince filet de liquide noirâtre de qui on peut dire avec raison :

« Les petits ruisseaux font les grandes rivières... de richesses ! » X...

OYSSÉE D'UNE GOUTTE D'EAU

« Je suis la goutte d'eau qui, perçant la montagne, Commence à mon début une utile campagne. J'humecte le brin d'herbe et le colore en vert. Perle parmi les rocs, voix du ravin désert, Breuvage frais et pur, si je ne désaltère Les hôtes isolés de ce lieu solitaire, J'irai, des grands rochers caressant les contours, Jusqu'au Gouffre d'Enfer qui s'ouvre sur ma voie... » — Mais la gorge du monstre a dû vomir sa proie. Et la goutte coulait toujours.

« Je m'appelle Furens. Riverains, prenez garde ! Je m'irrite ! Et qui l'ose, ou m'enchaîne ou retarde Mon flot dévastateur !.. » — Quand soudain du néant Un barrage s'élève, obstacle de géant. L'onde s'est arrêtée, étonnée et docile ; Elle devra payer son tribut à la ville, Séjourner à son gré de courts ou de longs jours... Mais l'écluse est ouverte, et la goutte s'échappe : « Voyons, murmure-t-elle, à fournir notre étape. » Et la goutte coulait toujours.

« Qui me détourne encor ?... Mais je n'ose m'en plaindre. L'usine qui me prend pour moi n'est pas à craindre. Si j'entre par le bief, je conserve l'espoir, Après avoir servi, d'aller au déversoir. En aiguissant la faux, j'esquive ses outrages, On m'égrène, il est vrai, sous de puissants rouages, Mais je me sauve en pluie, et je reprends mon cours Que tu troubles aussi, riche fil qu'on y noie, Teignant ma pureté des couleurs de la soie. » Et la goutte coulait toujours.

« Je me retrempe enfin de toutes mes alarmes En servant d'instrument à la trempe des armes. Mon petit être est fier d'aider à nos succès... La Tamise ? si donc !.. Le Furens est français ! Je veux, dis-je, qu'aidé du pouvoir qui m'incombe, Le pilon sans relâche et s'élève et retombe. Mais la meule là-bas m'appelle à son secours, Le foret me réclame. Où donner de la tête ? Pour m'avoir à son tour le quincaillier me guette. » Et la goutte coulait toujours.

Plus loin sous la cité la goutte d'eau s'engouffre. Noyée et noir affront qu'en silence elle souffre. « L'homme, s'est-elle dit, qui se promène en haut, Fier de sa propreté, ne la doit qu'à mon eau... Je revois la lumière, en sortant de la ville ; Mais que je suis changée et que ma robe est vile ! Qui de moi maintenant ferait bien ses amours ?... Bah ! je puis bien encore arroser les prairies Et pourvoir aux travaux de quelques aciéries... » Et la goutte coulait toujours.

« D'ailleurs je laverai ma vase dans la Loire... » Elle y tombe ! Et dès lors commune est son histoire Avec notre grand fleuve, et commun son destin. Jusqu'à Nante elle suit son immense chemin, Tantôt aux lourds bateaux offrant son dos humide, Ou cédant un atome à la vapeur rapide, Ou baignant mille champs dans ses mille détours. Quand enfin l'Océan, dans sa soif sans mesure, Pour se l'approprier avance une embouchure. Et la goutte y finit son cours.

CRICRI.

OUBLIETTES

Février prend son nom de februa, fête d'expiation annuelle que les Romains étaient dans l'habitude de célébrer à cette époque, qui terminait alors l'année. Ils se couronnaient de cyprès, se couvraient de cendre, se privaient de nourriture et faisaient des sacrifices aux Parques. Pendant longtemps aussi, chez nos aïeux, février fut le dernier mois de l'année, puisque ce ne fut qu'en 1564, et par une ordonnance du roi Charles IX qu'il fut décidé que dorénavant l'année commencerait le 1^{er} janvier.

Février a donné naissance à une foule de proverbes auxquels les laboureurs attachent une grande importance. Nous ne rappellerons que celui-ci, qui est relaté dans un vieil almanach du seizième siècle.

A la Sainte-Agathe si fait beau,
Tu auras plus de vin que deau.

Parmi le peuple parisien, il existe une autre superstition, c'est que celui ou celle qui fera et mangera une crêpe le 3 février avant midi aura, durant toute l'année, de l'argent dans sa poche. Aussi on ne saurait croire combien on fait de crêpes ce jour-là dans les quartiers populeux de la capitale.

A cette époque de l'année, malgré la douceur de la température, on ne doit pas du tout se découvrir, parce que le froid peut arriver subitement et causer des ravages dans tout l'organisme ; de même que, dans les appartements, on doit conserver les mêmes feux qu'on fait en janvier, quitte à ouvrir de temps en temps les fenêtres pour renouveler l'air. Nous recommandons encore, si l'on prend du thé le soir, d'y joindre quelques cuillerées de rhum. C'est le moment de la sève du renouveau dans toute la nature, et il est bon, surtout pour les personnes qui ne sont plus la de première jeunesse, de ne rien prendre qui soit débilitant. Ainsi le régime à suivre par ces personnes devrait être celui-ci : du bouillon gras presque tous les jours, de la viande noire rôtie, peu de légumes et du vin pur de temps en temps.

La population de Monaco a célébré dimanche la fête de sainte Devote, patronne de la principauté.

S. Exc. le gouverneur général, des dignitaires et officiers de la maison de Son Altesse Sérénissime, le consul, le tribunal supérieur, le maire et tous les fonctionnaires (cinq hommes en tout) assistaient à la messe célébrée dans la cathédrale avec une grande pompe, mais pas un seul pompier.

Dans l'après-midi, la procession solennelle s'est rendue à la chapelle de la sainte.

La milice nationale (douze fantassins), dont on a admiré la belle tenue, escortait les reliques de sainte Dévote, que suivaient les autorités, ainsi qu'une foule considérable d'habitants et d'étrangers, en tout vingt-sept personnes.

Peut-être arriverons-nous un jour à retrouver toutes les choses connues des anciens. C'est douteux. Voici, par exemple, un arbre que l'on croyait inconnu de nos jours et qu'un savant vient de retrouver en Perse. Ce savant a rapporté la graine de cet arbre, décrit par Plin, et qui possède la singulière propriété d'empoisonner les ânes qui en mangent, sans cependant être nuisible aux autres animaux.

L'Académie des sciences de **** a aussitôt nommé une commission pour étudier cet arbre étonnant; mais il est arrivé alors une chose singulière : comme il fallait, pour que les expériences fussent complètes, goûter aux feuilles, personne n'a voulu se soumettre à l'épreuve, et il a été impossible de constituer une commission.

SILHOUETTES THÉÂTRALES

I.

Barrielle, notre vétéran,
Toujours sans peur, est sans reproche !
On voit encore au premier rang
Barrielle, notre vétéran;
L'or cuivré que Basile prend
Va dans sa voix, non dans sa poche...
Barrielle, notre vétéran,
Toujours sans peur, est sans reproche.

II.

La voix de madame Sallard
Est — nous dit-on — une merveille,
Mais on l'entoure d'un foulard,
La voix de madame Sallard.
L'actrice, par sa grâce, a l'art
De plaire à l'œil plus qu'à l'oreille;
La voix de madame Sallard
Est — nous dit-on — une merveille !

III.

Parlons du talent de Méric
Qui, sans chanter pourtant enchante;
Pour contenter certain public,
Parlons du talent de Méric :
Quand il se tait il est très-chic,
Quand il parle... on dirait qu'il chante !
Parlons du talent de Méric,
Qui sans chanter pourtant enchante !

IV.

La mise en scène de d'Hérou
Vaut mieux que la voix de Gustave,
Sans pourtant valoir le Pérou,
La mise en scène de d'Hérou !
On dira, s'il sort du verrou
La Sélica, maîtresse-esclave :
La mise en scène de d'Hérou
Vaut mieux que la voix de Gustave.

V.

Voilà Rosine-Baretti !
Toi, l'étoile de notre scène,
Notre rampe te barrait ? t'y
Voilà, Rosine-Baretti !
Si le foyer flambe, arrête !... y
Verse-t-on à Paris, la Seine ?
Vois la Rosine, Baretti,
Toile-étoile de notre scène...

VI.

Aucun ne refuse à Devoir
Un grand talent en perspective.
— Aux peintres prêtons du savoir,
Aucun ne refuse à devoir —
Dans tous les décors qu'on peut voir :
Montagnes, palais ou solive,
Aucun ne refuse à Devoir
Un grand talent... en perspective !

MÉPHISTO.

DÉPÊCHE DU DIABLE A GUIGNOL

Envoyée de Lyon aux rives du Styx par le solide câble dit :
« Queue du Diable », reliant ces deux localités.

L'administration saisit l'occasion de rappeler à sa nombreuse clientèle que les perfectionnements qu'elle a apportés à ce mode de communication lui permettent, ce que le grossier télégraphe humain ne peut faire, de transmettre les paquets de toute nature, même ceux à odeur suspecte, tels que gibier trop faisandé, volatiles empoisonnés, et oiseaux de proie répandant des miasmes mortels.

Jalouse de justifier la confiance du public, l'administration vient d'adjoindre à son service deux agents des plus actifs : l'un, placé sur terre, et répondant au nom de *Force-Centrifuge*, fera lestement glisser aux lieux infernaux les différents objets, que le second, placé à l'entrée du Sombre-Empire, et appelé *Force-Centripède*, attirera à lui pour, de là, les envoyer, à destination du *Tartare* ou des *Champs-Élysées*, selon la mauvaise ou la bonne qualité des colis.

Qu'on se dépêche de se le dire !

..... Cher Guignol, mon compère !
Je règle ma conduite à tes points de repère.
Mais, instruit par l'exemple et sachant par ton sort
Qu'il faut fuir le grand jour pour éviter la mort,
J'ai caché pieds fourchus, trident, cornes et queue,
Attributs qui sentaient leur diable d'une lieue...
Et toi, mon vieux Guignol, pour un homme d'esprit
Comme je t'ai jugé, qu'elle idée il te prit
De faire manœuvrer à tout propos ta trique,
Comme aussi d'affecter une mise excentrique ?
Tandis que t'habillant à la mode du jour,
Tu pouvais, au besoin, pénétrer tour à tour
Au salon, au boudoir, aux cercles, à la Bourse,
Et dans ces mille lieux où le vice a sa source.
Ta main eût pu, dès lors, la boucher doucement,
Sans aller dans la rue arrêter le torrent.
Tu pèris à la peine. Honneur à ton courage !...
Moi, je vais à mon tour poursuivre ton ouvrage.
Mais comme le serpent qui, parmi nos aïeux,
Pour la ruse et le tact fut le premier d'entre eux,
Avant que de parler, longtemps je me recueille ;
Je rampe doucement en glissant sous la feuille,
Et quand de l'arbre, enfin, j'atteins à la hauteur,
Faisant tomber la pomme aux pieds de mon lecteur :
« Prends, lui dis-je bien bas, c'est un fruit de science,
« Son poids ne sera pas lourd à ta conscience ;
« Mais tu sauras par lui, triant le mal du bien,
« Distinguer le méchant du parfait citoyen. »
Et c'est pour cela seul que, suivant l'habitude,
Je me fais journaliste ; et, dans ce métier rude,
Je n'épargnerai rien pour mettre en mon pouvoir
Tous ces êtres tarés se jouant du devoir,
Et laisserai tranquille, aller à Dieu mon maître,
L'êlu que sous son joug la vertu put soumettre.

— Bavard, me diras-tu, Guignol ? — C'est qu'il le faut.
D'ailleurs, de ton ami, c'est le moindre défaut.
Mais, avant de finir, je te donne la liste
D'une foule de gens dont j'ai saisi la piste,
Et que je me fais fort d'envoyer en enfer.
Là-dessus je te quitte, et suis.... Ton LUCIFER.

(Suivent les noms qui paraîtront au fur et à mesure de la publication de ce journal, si les individus qui les portent ne s'amendent pas.)

P. S. Puissance du progrès ! ma dépêche électrique,
Ecris carrément sur plaque métallique,
Se trouve reproduite en vers alexandrin...
Le fluide vainqueur a tué l'art divin !...

L... X...

FEUX-FOLLETS

II.

Bons humains!!! Je suis presque triste, aujourd'hui, et cela par sympathie pour vous; j'ai une pénible confiance à vous faire.

Ah ! qu'il m'est dur de commencer.

Cependant, je me risque; car, ainsi que de tant d'autres choses, vous vous en moquerez pas mal, n'est-ce pas?... C'est convenu ?...

Alors, voici ce dont il s'agit.

Depuis quelque temps, il y a grand émoi, dans les pays d'outre-Terre; un esprit inconnu s'est avisé de dire que vous tromperiez Dieu et le Diable, si vous le pouviez.

Quelle affreuse calomnie !

Tandis que vous ne songez pas même à vous tromper les uns et les autres.

Vraiment, l'indignation m'a fait rougir comme une nouvelle épouse, de cinquante ans, à qui l'on prend la jarretière, et, de colère, j'ai bondi plus haut qu'un chat dont un chien vient de mordre la queue.

Certes, il y avait bien de quoi.

Mais je voulais savoir le dernier mot de cette infâme médisance, une telle accusation me semblait blessante pour moi-même, qui ai toujours été avec vous *bonus frater*.

Alors, déployant mes ailes d'or à dos, je m'élancai comme un *ut* de poitrine vers la voie infernale, et, avec une impolitesse de paltoquet, je me présentai devant le Fricasseur général du *laboratoire éternel*.

Celui-ci prit un air grave, imposé par la circonstance, puis déroulant devant moi un long parchemin, qui sentait déjà le roussi, il me montra la kyrielle suivante, écrite par le calomniateur inconnu :

« L'homme est un résumé de tous les animaux, c'est pour cela qu'il se croit supérieur.

« Il possède tous leurs bons et tous leurs mauvais instincts, mais les mauvais dominent.

« Sa principale qualité est l'orgueil.

« Partout, il tient à commander, répugne à obéir, se targue de ses droits, néglige ses devoirs, s'admire souvent et n'estime que son œuvre.

« Cette susdite qualité ayant deux corollaires naturels : l'ostentation et la vanité, il s'ensuit que, derrière le philanthrope, on trouve le plus souvent l'ambitieux; dans l'étal des grands sentiments, les petites actions; sous les apparences du mérite, la nullité, et sur tous les visages des masques. »

— Des masques, m'écriai-je ?

— Oui, répliqua son excellence le grand Fricasseur, lisez toujours.

Et j'aperçus encore, en forme de litanie :

« Celui qui rogne le salaire de l'ouvrier, et fait l'aumône aux malheureux, porte un masque.

« Celui qui est sensuel, et prêche l'abstinence, porte un masque.

« Celui qui exalte la charité, et pratique l'égoïsme, porte un masque.

« Celui qui est luxurieux, et glorifie la continence, porte un masque.

« Celui qui rit de la faillite de son voisin, mais ne fait de mal à personne, porte un masque.

« Celui qui est libertin, et affecte des dehors honnêtes, porte un masque.

« Celui qui fait l'apologie du bien, et sacrifie au mal, porte un masque.

« Enfin, celui qui, en quelque chose que ce soit, vise à sauver les apparences, porte un masque. »

— Oh ! infamie des délations clandestines, exclamai-je, en agitant mes ailes comme deux girouettes tourmentées par des vents contraires; voilà donc un de tes coups !

A t'en croire, la vie humaine serait un carnaval perpétuel où brillerait la duplicité, l'hypocrisie et le mensonge.

Et pourtant, l'amour qui créa le monde y répand l'allégresse et le bonheur.

Nul frère ne s'y plaint de son frère; nulle envie, nulle haine ne ronge les cœurs; l'astuce et la fourberie sont des créations-mythes dont la révélation demeure inconnue, et dont l'incarnation se fera toujours attendre.

Ici le Rotisseur du Diable hocha la tête en signe de doute.

Et moi, j'ajoutai encore, avec cette chaleur pathétique née d'une conviction profonde :

— Les vipères de l'Enfer répandront vainement leurs baves sur cette race noble et pure; les rhéteurs du Pandémonium émousseront les traits de leur faconde sur sa cuirasse d'indifférence, ainsi que la mouche venimeuse émousse son dard sur la carapace d'un aimable crocodile rêvant ou soupirant au soleil.

Car, ainsi que l'a dit un grand poète :

L'homme est un gueux tombé qui regarde l'essieu.

Car je le dirais bien haut, si je n'étais dans le Bas-Empire, la franchise et l'amour, comme deux sœurs de lait qui recherchent la même mamelle, s'ébaudissent bien agréablement sur la terre; et leur éclat, plus doux que les doux rayons d'un chelu de la vieille fabrique lyonnaise, pénètre les âmes de bonté, de douceur et de paix.

— Peste ! interrompit mon satané audientier, vous apercevez tout en beau, mon cher.

— Regardez au fond du puits de la Vérité, répondis-je :

Telle que l'onde cristalline reflète les champs d'azur où passe le nuage voyageur, où chante l'alouette matinale, le miroir de la pauvrette vous montrera les travailleurs s'associant sans discorde, les riches aidant les pauvres sans égoïsme, les contrats de mariage subsistant sans lacérations, les vierges s'instruisant de la vertu, les mères leur donnant l'exemple, les jeunes gens concourant ensemble vers le beau et le bien, les philosophes conséquents avec leurs principes, partout, enfin, la civilisation radieuse comme une jolie fille dans une robe neuve, titubant d'ivresse au bas du progrès, dont les genoux font entendre un air de castagnettes, et dont le magique lampion illumine ce tableau de joie et de bonheur.

J'avais dit.

Mon majestueux entendeur tordait fébrilement sa fauve moustache en fixant les lugubres stalactites suspendus à la voûte du laboratoire immense; puis, abaissant vers mes prunelles un regard légèrement soupçonneux il laissa tomber cette phrase laconique :

— J'instruirai l'affaire.

Alors, fier de ma péroraison, je repris rapidement mon essor vers vous, ô mes dignes congénères !

Et je viens, en ce moment, épancher ma langoureuse mélancolie, espérant néanmoins que vous ne verserez pas un pleur de chagrin à ce récit qui, ne pouvant atteindre votre dédain, servira simplement à tuer votre seul ennemi : l'ennui, en attendant que je vous narre une petite histoire que je vous ai déjà promise et que je ne vous ai pas encore faite.

TRILBY, lutin.

GRAND CONCOURS UNIVERSEL DE 1897

Le sage ou l'honnête homme, en sa sainte candeur, flairant un ennemi l'accueille avec froideur, Tandis que que ton nom seul réjouit la cocotte; Je crois qu'à tous les deux tu tires la carotte : Guignol ou Lucifer, c'est toi et le même argent; S'il a changé de nom c'est par besoin urgent. Pauvre petit journal ! marionnette folle ! Le coquin en a peur; l'honnête homme en raffole; Et ta fourche ou ta trique auront le même prix, Aux yeux du scélérat traqué par ton mépris.

En te voyant tomber, il s'écria : J'espère Que j'ai bien assez craint sa langue de vipère ! Mais toujours du méchant tu seras le tourment : De ceux qui l'ont tué, voilà le châtement !...

PROSERPINE.

REGRETS

Hélas ! où donc es-tu belle et noble candeur, Tant chérie, autrefois, maintenant en froideur ; Tu nous fuis en voyant ces infâmes cocottes, Ne vivant aujourd'hui que de faux et carottes ; Ces femmes dont le Dieu, le vrai Dieu, c'est l'argent, A qui, pour les plaisirs, tout moyen est urgent. Ces bijoux, ces chevaux, dont la brune raffole ; Ces bévues d'un richard, dont toute femme est folle, Leur font tout oublier, la honte, le mépris ; Elles vendent l'amour : de l'or, en est le prix. Au coffret d'un barbon, la rampante vipère, Vient étancher sa soif. Mais c'est assez, j'espère, Car bientôt sonnera l'heure du châtement. Au Diable ses bijoux, à elle ses tourments.

PAUVRE DIABLE.

Devant la glace, le... janvier 1867
Des bords du Grand-Lac ou Lac-Grand.

Conservant mon air de candeur, Par cette saison de froideur De patiner, moi je raffole. L'autre jour, affreux châtement ! Un gros boyard, pour mon tourment, Lorgna le lac, je devins folle. Sur son bon ton je me mépris ; Quand mon cœur me disait : Espère ! Je reçus ce billet : « Vipère, « Réponds-moi, ton heur et ton prix. » C'était quelque fourreur. — Le cas était urgent ; Mon nom, dis-je est : Cocotte, Cultivant la carotte Et les vieux cantaloups ; dix-sept, rue Bât-d'Argent.

UNE AMIE DE LA RUE DU GARET.

La vérité, messieurs, est maintenant sans prix ; On n'en fait plus de cas ; au diable le mépris ! En oripeaux éblouissants, s'affiche la cocotte, Qui chaque jour redit carotte sur carotte, Et qui, pour subvenir à son besoin urgent, Se livre à qui la veut pour quelque peu d'argent. Les richesses ! voilà ce dont l'homme raffole. Un Diozène, aujourd'hui, c'est une tête folle. Le voleur patéte prend un air de candeur ; Le mérite indigent n'est vu qu'avec froideur. Mais le jour n'est pas loin, tout joyeux, je l'espère, Où, sous ses coups vengeurs, écrasant la vipère, Guignol, de son sommeil, tiré pour leur tourment, Revendra parmi nous, en faire châtement.

DIABLE-A-QUATRE.

THÉÂTRES

Décidément, je ne vous parlerai que fort peu du Grand-Théâtre, ces derniers trois mois de l'année théâtrale. Les opéras qui s'y succèdent vous les connaissez tous, ainsi que les artistes qui les interprètent, par les comptes-rendus qui vous en sont donnés depuis cinq mois.

Voulez-vous un mot sur la *Fille du Régiment* ? C'est un fort joli petit opéra-comique, lequel fournit à M^{lle} Baretta un de ses meilleurs rôles, mais dans lequel je constate, cela sans rien sortir au talent de la cantatrice, que sa voix est un peu faible ainsi que celle de M. Barbot, qui est un excellent ténor, un peu trop léger voilà tout.

Il est inutile que je vous cause des ballets, c'est à peu près toujours la même chose. Le langage des bras et surtout des jambes varie peu, à ce que disait une vieille lorgnette de l'orchestre, laquelle lorgnette juge la valeur des ballets sur les formes des exécutantes.

Un jeune naïf que l'on avait amené à la représentation spécialement pour le ballet se tournant vers son conducteur, lui dit :

— Je ne vois rien d'extraordinaire et de nouveau,.... vous avez voulu vous moquer de moi ; je les vois, ces sauts-ci sont vieux comme les autres.

REINE COTILLON. Je vous ai promis de vous entretenir encore de la *Reine Cotillon*, et je viens tenir ma promesse.

La *Reine Cotillon*, malgré sa nouveauté, ne fait pas fureur ; la salle n'est guère plus peuplée qu'aux beaux jours de Colbert et Fouquet : le public resterait-il indifférent aux œuvres de Paul Féval, un de nos maîtres ésthètes ?

N'est-ce point un signe caractéristique de notre époque de *rigolbochomanie*, que le silence qui se fait autour des œuvres les plus méritoires de nos acteurs ?

Voyez un peu ce que c'est, la *Vie parisienne* vogue toujours avec succès, malgré ses vingt et quelques représentations.

A quoi cela tient-il ?

Vous vous le demandez ? Eh bien ! je vais vous le dire, quoique ce ne soit pas une louange pour mes contemporains.

La *Vie parisienne* doit son succès à ce petit chahut (il

faut appeler chaque chose par son nom) qui termine le troisième acte plus qu'aux cocasseries et gravelures dont la pièce est parsemée.

Enfin, le mot est écrit, et puisque nous sommes décidément des admirateurs des mouvements désordonnés, je vais donner un conseil à M. le directeur : s'il ne le suit pas, il n'aura aucun reproche à faire au Diable, qui lui aura indiqué la voie la plus sûre de faire salle comble.

Que M. d'Herblay engage pour quelques représentations *Clodoche et sa bande* qui viendront, une seule fois, chaque soirée, nous donner sur la scène des Célestins le spectacle d'un de ces quadrilles ébouriffants et ébouriffés qui ont valu à ces hardis champions de la chorégraphie une réputation universelle.

Au besoin, on pourrait se contenter d'*Anna-la-Sauterelle* et de *Friquette*, en les doublant de ces deux grands danseurs que le Diable a remarqués à l'Alcazar, où ils se passent facilement la jambe sur la tête, quoique ce soit à un mètre quatre-vingt-dix centimètres de leurs pieds.

Voilà un moyen ; maintenant, qu'on en fasse ce qu'on voudra.

Reprenons notre *Cotillon*. Je crois tout à fait inutile de vous raconter la pièce en détail. La *Reine Cotillon* mérite d'être revue. Il y a de fort belles scènes et l'intérêt du drame est habilement concentré sur les scènes principales ; l'intrigue est bien conduite et les acteurs sont passables.

La guérison rapide de M^{me} de Bréac nous offre l'exemple d'une excellente recette pour guérir les maladies feintes ; mais la scène la plus goûtée, c'est l'évasion de cette Bastille, dont la réputation était de ne jamais rendre les prisonniers. La lutte de Waldeck contre les soldats excite l'intérêt, et, le dénouement qui arrive par un coup de pavé sur la tête du traître Matifas, enlève le public..... surtout celui des étages supérieurs.

Je ne veux porter aucun jugement particulier sur les acteurs, et pour que vous puissiez les juger vous-mêmes, je vous engage à les aller voir, la pièce en vaut la peine, c'est le Diable qui vous le dit.

Au quatrième tableau, lorsque la Dubarry est en train de faire sa figure, une ingénue demanda timidement à son voisin :

— Que fait-elle donc avec ce blanc et ce rouge ?

— Vous le savez bien, répliqua le voisin, elle use d'un moyen connu de beaucoup de femmes pour se conserver.

— Eh bien ! je ne le savais pas !..

— Allons donc !... A votre âge, ne pas savoir que les femmes sont l'inverse des fruits, qu'elles ont l'esprit de se conserver, tandis que les fruits, c'est l'esprit qui les conserve.

DEMON-LOUP.

CORRESPONDANCE

Diable désireux. — A huitaine.

Asmodée. — Id.

Tougasor-le-Réprouvé. — Id.

Un Idiot anti-cocottomanie. — A bientôt.

Gone de Vaise. — Les quatre rimes...

Dodolphe. — Rien reçu de Philo. — Envoie tes notes.

Ré-Mi. — Tu t'es cassé le cou sur la borne des quatre rimes.

Vent-Arrière. — Envoie toujours ; nous utiliserons le plus tôt possible.

Loriquet. — Mon ami, tu es brûlant. Cependant, j'essaierai de te glisser dans mes colonnes.

Nain-Roux. — Envoie le vrai nom et l'adresse de la petite F... ; nous tenons à vérifier aussi un peu. — Le secret est invulnérable.

Méphisto. — Continue. Le diable m'emporte, je suis très-content de ton genre et de tes travaux.

Astaroth. — Souviens-toi souvent de moi !..

Trilby. — Attrape l'imprimeur, qui ne vaut pas le diable ; c'est lui qui a supprimé : parce qu'elles sont pures et honnêtes.

L'Arrachefauxcol. — Merci. — Paraîtra sous peu. Envoie souvent du même tonneau.

Le Bienfaiteur. — A bientôt. — Tu nous obligeras en nous envoyant le vrai nom et l'adresse.

Un Inconnu. — Passera dans le numéro 8.

A. Turin, libraire à Vienne. — L'administration du *Diable* vous prie de vouloir bien lui envoyer, par le premier courrier, l'adresse de M. Dupont.

Le Rédacteur-Gérant : NOVÉ.